



Icare au labyrinthe

Lionel-Édouard Martin



Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain.

© Les Éditions du Sonneur, 2016

ISBN : 978-2-37385-029-1

Dépôt légal : avril 2016

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Photo de couverture : © Moea Durieux

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

Icare au labyrinthe

Lionel-Édouard
Martin



...et il me semblait qu'une fulgurante épée tombait du haut du ciel et battait des étincelles rugissantes, et sabrait et massacrait tout à la surface du monde comme une aiguille aiguisée de gramophone qui érafle, égratigne, raie à tort et à travers un vieux disque déjà usé, remonté à fond et dont les voix humaines sont définitivement condamnées.

BLAISE CENDRARS, *Dan Yack*

Je vais te confier un des secrets de la création littéraire... Au commencement, il y a une émotion légère, à peine formée, un sentiment presque indistinct qui s'éveille encore intact; il voudrait éclore, et il choisit la voie détournée des mots, à la place de la vie mortelle... Ce n'est pas une histoire exactement, que je vais écrire... C'est une route que je suivrai... Une route que tu reconnaîtras... Où tu as passé... Mais je ne sais comment finir.

– Pourquoi finir?

– Pourquoi... Tu as raison. Tout cela pourrait finir tristement.

– On ne sait pas.

JACQUES CHARDONNE, *Vivre à Madère*

◆◆◆ | ◆◆◆
LE PUY, LE SOIR

La lentille verte est une légumineuse qu'on appréciait partout en France avant que la pomme de terre ne la confine en Auvergne. Elle s'accommode de cochonnaille, de haddock, de saucisse : goût de gabelle, de hêtre, de cruchons de grès – je ne sais pas vous, moi, ce sont les trois petits enfants qu'elle m'évoque, qui s'en allaient glaner aux champs, si ça vous parle.

Comment ça, non ?

– Palombine, tu connais la chanson du Grand Saint-Nicolas ?

– La chanson du Grand Saint-Nicolas ?

– Oui !

– C'est comment ?

– (*Chantonnant*) « Ils étaient trois petits enfants / qui s'en allaient glaner aux champs. » C'est une chanson traditionnelle. Ça ne te dit rien ?

– Non, mais *moi*, je suis *jeune*.

Il en existe une variété blonde, assez courante et farineuse, on la sert en cantine. Plus racée, l'autre est verte et pousse à flanc de montagne autour du Puy, ville granitique, crénelée, sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle – mais les pèlerins ont depuis belle lurette remisé leur coquille, c'était quand même de sacrés marcheurs, avec leur besace, leur bourdon, tout leur saint-frusquin...

– On s'en fiche, on est en bagnole, tu as ta vieille Delsey, moi ma mignonnette, pirouette, cacahuète, petite very smart Rimowa.

– ... Qui rime à « va ». Ça nous va bien d'aller, puisque nous allons.

– Où, d'ailleurs ?

– À la lentille, si tu me laisses y revenir.

Donc, la lentille du Puy : verte, et riche en sels minéraux, c'est un des plaisirs du Massif central, avec la potée.

– Tu oublies le pinard, le saint-pourçain, là, plutôt pas mauvais...

– Un peu court en bouche. Du nez, mais pas de gueule, ça manque à son blason. Or, c'est la gueule qui fait tout. Le vin, c'est comme la littérature, ça doit te tarabuster les muqueuses. Fidèle au terroir, mettons, mais on aurait dû faire incursion dans le voisinage. Par exemple un châteauneuf-du-pape, c'est aussi bigot que mes pèlerins, ça vous irradie dans la gorge qu'on ne peut plus s'en défaire, on s'en souvient par cœur. Et puis : ça pousse sur de la pierre, des galets roulés, qui miroitent, réverbèrent du soleil ; vieux ceps : quelque chose

d'une cathédrale, du gothique à pampres. Mais est-ce bien fait pour les jeunes filles ? Me suis demandé. D'où le p'tit truc, là, qui ne va pas si mal avec les lentilles.

...Justement, les lentilles. Pas vraiment vertes, en fait, mais tirant vers le noir. Le caviar n'est pas vert, qu'on sache : or la lentille, c'est le « caviar local » – avec les guillemets : autant se méfier de ces métaphores poético-culinaires –, vrai qu'en France, la cuisine est lyrique, peut-être pas meilleure qu'ailleurs, mais lyrique. Plutôt noire, donc, la lentille verte, à cause du fer – bourrée de fer qu'en rouilleraient les champs dès qu'il flotte, et c'est en Auvergne plus souvent qu'à son tour. Mais lentille noire, c'est moins vendeur que lentille verte.

D'où l'appellation.

Mots menteurs, arracheurs de dents.

Ce serait tellement plus simple, et mieux, s'ils collaient au réel : on s'entendrait sur le monde, on n'aurait pas besoin de constamment se rincer la bouche – les illusions qu'on mâche ; on rêverait la nuit dans une transparence. Mais non, les mots sont vieux, plus usés que les galets du Rhône, perfidement arrondis ; ne font pas saigner la langue comme du silex qu'on suceraient, mais on salive une espèce d'opacité serpentine qui remonte peut-être à Ève, à quelque désunion d'avec le divin. Lot de l'homme d'aujourd'hui : la duplicité, le désaccord de la parole. Il faut être poète pour tâcher d'y voir clair, et de rendre un sens plus pur – un peu – aux mots de la tribu.

Donc, Palombine et moi, nous mangions une salade de lentilles du Puy, l'entrée du menu gastronomique à vingt-cinq euros. Je leur trouvais certaine dureté sous les molaires qui leur venait, m'est avis, d'un manque de cuisson. C'est une des tares de notre temps que de vouloir nous faire manger des légumes *al dente*: ce qui vaut pour certains ne vaut pas pour d'autres, et la lentille, de même que le haricot, suppose le long lent mijotage, le petit bouillon barboteur dans la marmite, qu'on dirait qu'il parle une langue archaïque des temps de la chasse et de la cueillette, un jargon plein de paix, calme, rythmé pareil qu'une marche en plaine – vas-y que je te cueille un fruit, quelques grains de blé sauvage, que je t'arrache une asperge – tout à gestes sans hâte, dans une facilité du pas. Nous mâchions une texture revêche, même les quelques lardons se révélaient cartilagineux, se refusaient à la mastication. Et j'aurais dit, pour la vinaigrette, de l'huile de noix, plutôt que cette huile d'olive insipide où ça nageait. Mais Palombine mangeait, mangeait comme on mange à vingt ans, sans prendre à son compte mes rouscaileries de quinquagénaire; et je la regardais manger, manger, fourchette levée, cherchant à harponner quelque filet d'air venu de la porte ouverte – il faisait grand chaud, même on étouffait dans cette salle dépourvue de climatisation, juillet tapant fort avec roulements d'un orage encore lointain, mais qui battait tambour dans les montagnes; l'aubergiste avait dit redouter la grêle, « la semaine dernière, grêlons plus gros que des œufs de poule, voitures cabossées, que ça a mis deux jours à fondre ».

Je la regardais tortiller, tête plongée dans son assiette qui lui aurait fait une belle auréole de porcelaine avec liseré d'or détaché sur fond blanc, à l'accord de sa chevelure – Palombine, c'est Boucle d'or et c'est moi l'ours, n'était qu'elle a le cheveu lisse, ou lissé, que la pluie prochaine animait de frissons ; j'ai l'œil, et sais appréhender l'humidité relative aux tortillons sur le poil fin.

– C'est bon ?

– Ça nourrit.

– Tu commences à friser ; ça monte, on va se prendre une saucée, il suffit de mirer tes frisottis, pas besoin de grenouille, *idem* les rhumatismes.

– Verse-moi donc un verre de vin, au lieu de parler de flotte.

– C'est que l'eau sur les lentilles... On risque la ventrée rubigineuse...

– Raison de plus pour abonder dans la piquette !

– Finis, je sors fumer une clope.

– Va t'intoxiquer, je suis assez grande pour me servir.

Dehors, le ciel était gros de nuages et d'obscurité, ça grondait sur les montagnes. Les éclairs fulminaient genre couleuvres spasmodiques glissant parmi les puys.

Je fumais sur le seuil flanqué de deux pots de buis taillés en boules, recouvert d'un auvent.

Rien ni personne : rue vide, l'autochtone et le touriste devaient, comme nous, se nourrir, et guetter à la fenêtre la venue du déluge. Je rentrai.

– C’est terminé ? me fit le garçon, voyant mon assiette encore à demi-pleine.

– Oui, je n’ai rien d’Ésaü, tant mieux pour mon droit d’aînesse.

Certains regards vous affichent une incompréhension suspicieuse. C’est qui, ce vieux type que tu piges que dalle quand il cause, devait-il penser, qui nous débarque avec cette poupée de facile quarante ans sa cadette ? Que même elle ne lui ressemble mais alors pas du tout – pas son père, je vais *illico* vérifier combien de chambres ils ont retenues.

– Deux.

– Deux ?

– Deux, comme une plus une. C’est de la simple arithmétique. Comme deux et deux sont quatre, et quatre et quatre sont huit. Mais pourtant, non : pas Dom Juan, bibi, ni Mademoiselle Elvire. D’ailleurs, *a cenar teco m’invitasti e son venuto*¹. Apportez donc la suite.

C’était, la suite, une entrecôte de charolais pour Palombine, et un filet de truite pour moi.

– Alors l’entrecôte, c’est pour... ?

– Pour moi.

Il en allait des couverts. J’aime les rituels d’argenterie, de cristal : ils associent l’intelligence du geste à l’élégance, tout est à la main, la chorégraphie digitale à l’accord de la boustifaille et des convives. Rien, dans les habitudes de table, ne se révèle

1. Mozart, *Don Giovanni* : « Tu m’as invité à dîner avec toi et je suis venu. »

inutile : tout se fonde sur une esthétique du corps délivré de sa pesanteur ; le mangeur est un être léger, qui peut s'adonner aux plaisirs de la conversation, bras, bouche et langue en cette continuité de grâce où s'exprime le savoir-vivre.

– Tu n'as pas peur de l'orage, dis-moi ? Parce que là, on ne va pas y couper...

– Mon entrecôte non plus : c'est dur, le charolais.

– Normal qu'elle résiste : l'Auvergne, c'est Gergovie, sans parler d'Alésia. Fallait prendre la truite, tendre et musicale.

– Musicale ?

– *Die launische Forelle vorüber wie ein Pfeil*²...

– *Schön gesungen* ! Et quelle prononciation !

– Bah, pas de mérite, je suis d'un temps qu'on apprenait les langues en y mettant du cœur, et du savoir par cœur. Donc l'orage ?

– Bof...

– On est de toute manière protégés : deux touffes de buis, à l'entrée, c'est rassurant. Quand j'étais gosse, on en coupait des branches à faire bénir par l'archiprêtre le dimanche des Rameaux – c'était, le dimanche des Rameaux, un de ces jours de messe incontournable, avec Noël, Pâques, l'Ascension, la Toussaint. On en farcissait la maison – toute pièce avait sa touffe accrochée au mur, planquée dans les armoires. C'était, paraît-il, souverain contre la foudre. Je te parle d'un temps que la foudre furetait dans les maisons, genre boule de feu

2. Schubert, *La Truite (Die Forelle)* : « Les caprices de la truite filant, comme une flèche, de ci, de là. »

courant partout. Ma grand-mère avait connu, pour elle c'était l'apocalypse.

– Diable, et ça mord?

– Pire : ça foudroie.

– Brrr.

– Plutôt chaud...

– Ne ferme pas ta porte à clé, si j'ai peur, je me réfugierai dans ta chambrette.

– Je n'ai pas pris de pyjama.

– On sait comment c'est fait, un homme.



Nous étions seuls, dans ce restaurant d'hôtel. Rien de plus attristant qu'une gargote sans convives : le serveur se barbe, le chef vire neurasthénique. On boit plus qu'à son gré, mélancolie oblige ; on prend du dessert plutôt que du fromage, mais se ravise, fromage *et* dessert, d'ailleurs qu'avez-vous, des fromages d'Auvergne, bien sûr, que vous affinez vous-mêmes, un assortiment des cinq AOP, avec en plus le lavort et le gaperon ?

– T'inquiète, j'ai encore une petite place. Le problème, c'est que c'est bourratif, et que ça fait manger du pain. Tu ne crois pas qu'un peu de picrate en rab, pour faire couler ?

– D'accord, mais après, pas d'envie de voiture, hein ? On tâte du voisinage, pour changer de l'Auvergne ? Châteauneuf-du-pape, puisqu'on en causait ?

– Du chrétien sur de l'étouffe-chrétien...

Ravi, le serveur présenta la bouteille. Ayant chaussé mes demi-lunes, j'émis un soupir devant les quatorze degrés.

– Si après ça l'orage nous réveille...

– Et en dessert, Mademoiselle, Monsieur? Certaines préparations demandent leur petit quart d'heure...

Je scrutai la carte.

– De l'omelette norvégienne? Non mais, de l'omelette norvégienne? Je ne crois pas en avoir mangé depuis la communion de mon petit frère, ça remonte à facile quarante ans.

– C'est quoi le truc nordique?

– De la glace sur lit de génoise, le tout couronné de meringue flambée. Ça fait assez banquise, mais doit être concocté maison, industriel c'est bof. Elle est maison, votre omelette norvégienne?

Même la glace, et à la sorbetière à manivelle, s'il vous plaît, vanille Bourbon directement importée de Madagascar, où la patronne avait un cousin qui. Les œufs, c'était du frais du jour, que livrait une grand-tante encore un peu fermière, une de ces vieilles à l'ancienne, qui laissait courir ses poules et béquer du ver de terre.

– C'est dégueu, fit Palombine.

– Non, c'est des œufs; de l'œuf véritable, du qui sent l'arbre, le champignon, le brin d'herbe entre deux cailloux. Vous flambez à quoi?

– Rhum de Martinique, du Depaz de la montagne Pelée, la canne pousse parmi les cendres. La patronne a là-bas un autre cousin qui. Même qu'il s'appelle Ernest.

- Allons-y pour l'enfance.
- Parle pour toi, vieux truc.
- *En ce temps-là, j'étais en mon adolescence / J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance: ça devrait être toi crachée, Cendrars. Tu devrais ne plus te souvenir de ton enfance, puisque tu as vingt ans...*
- Deux omelettes, donc ?

Nous piquions du couteau dans un bout de salers quand le premier coup de tonnerre, tout proche, mit en transes les fenêtres. Si peu attendu que nous sursautâmes : rien n'avait laissé prévoir la survenue de la déflagration – je croyais l'orage encore dans les hauteurs, qu'il hérissait, Méduse, quelques minutes auparavant de tifs hirsutes : mais non, il avait dû, changeant de conte, prendre, pareil au loup du *Petit Chaperon rouge*, des chemins de traverse pour gagner au plus vite, essoufflé, pivoine, la ville, et frapper à la porte grand-maternelle avec galette et petit pot de beurre.

Palombine ne fut qu'un bond.

- Nom de Dieu !
- Nom de Zeus ! *Jupiter tonans...*
- C'est pas le moment de latiniser ! Tu parles d'une trouille. Il aurait pu prévenir, le con.

Nous prêtres l'oreille. Mais rien, plus rien.

La grand-mère avait sans doute été croquée d'un seul coup de canines, le grand méchant loup, repu, siestait sans ronflement.

– Le con.

– N'en fais pas tout un fromage, mange plutôt le tien. Mais évite la salade aux noix: si elle est mal lavée, ça va te filer des aphtes. Manquerait plus que tu aies la bouche comme un chou-fleur: je n'ai pas pris d'Hextril, juste anti-diarrhéiques et Doliprane. D'ailleurs, si tu continues à picoler autant...

– Mais il est bon, ton pinard!

– Il peut, à soixante-cinq euros la bouteille.

– Pingre.

– Si seulement. L'avarice est une vertu provinciale, regarde le père Grandet qui faisait manger des pommes *pourrites* à ses convives. Ceux qui revenaient chez lui savaient à quoi s'attendre, et lui savait pourquoi on revenait chez lui: pas pour sa table. C'est ça qui forge les vraies amitiés, l'avarice. Je regrette de ne plus être aussi provincial qu'autrefois: j'aurais plein d'amis, de vrais amis, alors que je n'en ai pas, sauf un peu sur Facebook, mais sur Facebook, les amitiés sont aussi fausses que peuvent l'être les dentiers, les perruques, les prothèses mammaires.

– C'est quand même là que tu m'as chopée, dis.

– Ou que *tu* m'as chopé.

– Le prestige de l'écrivain...

– Tu parles!

– Et j'ai de vraies quenottes, mate un peu si ça mord, de vrais cheveux; quant à mes seins, je te garantis qu'ils ne sont pas *made in Silicone Valley*.

Comme elle avançait le visage pour m'exhiber sa dentition, découvrant, lèvres écartées, de ces incisives réordonnées par quelque orthodontiste, sa poitrine se révéla dans une géographie penchée qui me fit craindre pour les verres et pour ma continence.



Il faut ici dire deux mots de Palombine.

J'ai beau me creuser les méninges pour y aller d'une exposition romanesque où rien ne soit donné d'un bloc mais par petites touches impressionnistes, chaque point s'ajoutant aux autres points jusqu'à former l'ensemble, élaborant le tableau par touches successives sans jamais recourir à l'imédiateté – d'ailleurs inapplicable à la peinture – de la photographie, pour y aller, dis-je, d'une musiquette subtilement empreinte de leitmotive, plaçant mes thèmes, fourbissant mes cuivres, grattant mes cordes sans trop d'esbroufe en vue d'obtenir la masse orchestrale homogène – n'était ce coup de tonnerre *fortissimo* –, j'ai beau, donc, m'évertuer à fuir les entrées balzacienes, stendhaliennes, proustiennes, il me faut dire quelques mots de Palombine.

À l'origine, cette citation de Léon-Paul Fargue, glanée dans *D'après Paris*:

*Voici l'heure d'être attendu par la Blanche Savetière,
la Tapissière Guillemette, la gente Saulcière, Odette la
Goualeuse... Il n'était pas une de ces dames que je ne*

*connusse. Demandez plutôt à celles du Rempart.
Mais je sais que je verrai bientôt venir du fond de la
scène, comme Thomas de Quincey voyait venir une
petite fille, Plombagine, la fée du Condurango...*

J'aime Fargue pour des raisons dépourvues de toute objectivité: le poète est bon vivant, qui se goberge de nourritures solides, roboratives, chopine au bourgogne sans rechigner à se porter à l'aube sur les hauteurs de la capitale pour y trinquer d'un verre de lait – il y a, chez Fargue, du dodu nourrisson, du bon gros bonhomme encore enfant dans l'âme, du goûteur d'excellent, du friand de mots, de l'épicurien bohème, tout le nécessaire pour se délivrer du masque.

Cet extrait, donc, tiré d'un poème en prose intitulé *Rêve*; et singulièrement ce passage, *Plombagine, la fée du Condurango*, qui à la lecture me laissa les yeux comme deux ronds de flan. Rien à comprendre, tout à imaginer, pure poésie; et beau nom de fée, Plombagine, *condurango* sortant de l'arbre qu'il est sous l'équateur pour s'élargir contrée lointaine, mythique, à majuscule – *le Condurango* qu'ensorcelle Palombine, car de Plombagine à Palombine, il n'y avait que le pas, franchi sans hésiter, de la rime et de la presque anagramme.

Dois-je préciser que Palombine ne s'appelle pas Palombine, que j'ai inventé son prénom pour alléger celui de Plombagine, trop lourd et sombre, quand elle est, Palombine, aérienne et claire, manifestement colombe à la ressemblance du Paraclet, si tant est qu'elle existe et ne se résout pas en une

fiction de pure utilité romanesque, jeune fille censée m'accompagner dans mon périple et m'évitant le soliloque ?

Toujours est-il qu'elle est assise en face de moi, la blonde Palombine, attaquant le bleu d'Auvergne après avoir, tandis que j'écrivais ces mots, fait un sort au cantal puis à la fourme d'Ambert.

C'était toujours la même chaleur : le coup de tonnerre n'avait pas apporté la fraîcheur attendue, aussi l'omelette norvégienne vint-elle à propos, que le serveur flamba devant nous sur le guéridon toutes lumières éteintes – et je crus voir, en miniature, ce que j'avais vu dehors : des pays couronnés d'éclairs.

Dans une satisfaction gourmande, Palombine observait le spectacle, la main qui versait d'une casserole en cuivre le rhum enflammé dans une mêlée des contraires où la langue ne trouvait plus son compte, sauf à penser quelque chose du genre « obscure clarté » du vieux Corneille ou plus prosaïquement brûlure, dans les paumes, de la neige, ces hivers où je roulais – j'avais six ou sept ans – boule sur boule des bons-hommes éphémères.

Tout cela me traversait la tête en sarabande de souvenirs comme au moment de mourir, la mémoire, dit-on, s'affole et fait ses films, projetés à toute vitesse. J'eus envie soudain de ma ville natale, de faire un crochet par Montmo, de me replonger dans la Gartempe, ma rivière obsessionnelle ; d'y marquer mon passage de la présence de Palombine.

- En remontant, nous passerons par Montmo.
- Un petit coup de blues ?
- Imagine que je meure – je suis à l’âge des infarctus, des AVC, des cancers foudroyants. Je ne peux pas, je ne veux pas mourir sans revoir Montmo.
- Il y a des hôtels dans ton patelin ?
- T’inquiète pour l’hébergement, les hôtels de sous-préfecture, c’est un charme particulier.
- Mieux qu’ici ?
- Mange avant que ça fonde.

Mais je n’avais plus faim. Deux bouchées du chaud-froid m’avaient rajeuni de plus de quarante ans, j’étais à la communion de mon frère en l’église Saint-Martial un dimanche de Pâques, la famille attendait sur la placette la sortie des communicants ; et je comptais maintenant les morts parmi tous ces vivants traînant dans leur sillage ces vieux noms de bourgs, Lathus, Sillars, Lussac, Chailly-sur-Gartempe, Saint-Savin, Jouhet, Concise, La Trimouille, Plaisance, tous affluant ce jour-là vers Montmo, créant graine à graine cette grappe d’appellations qui se nouaient dans ma cervelle.

- Tu vires mélancolique, on dirait. Tu ne veux plus de ton omelette ?
- Non, prends. Je n’y ai presque pas touché.
- Oh même si... fit Palombine en échangeant nos assiettes. J’échange, je ne voudrais pas que le serveur me prenne pour la goinfre que je ne suis pas.

– Il doit avoir l'habitude, ton appétit n'a pas dû lui échapper. La question qu'il se pose sans doute : où diantre met-elle ça ? La même que je me pose.

– Tu crois qu'il dirait « diantre » ? Je pencherais pour « putain », c'est plus de notre époque. Tu parles *has been*, Lio-Lio – ce n'est pas un reproche, j'aime assez ton vocabulaire, aussi dépaysant que le Puy-de-Dôme.

– Attends de voir la Vienne.

– *Vienne le temps, sonne l'heure...*

– *Les jours s'en vont, je demeure...* Tu connais ça ?

– Suis pas pour rien parisienne, et sous le pont Mirabeau coule la Seine, hein.

Quand elle eut terminé mon dessert :

– Bon, qu'est-ce qui t'attriste, dis ? La perspective de dormir seul ?

– Non, le *je demeure*. Ça crève autour de moi que c'en est terrifiant. Dormir seul, non, mais rester seul, oui. Je n'ai plus grand monde, que toi...

– Fais-toi des amis !

– Pour faire la causette, boire une bière ?

– Tu m'aimes un peu ?

Je secouai les épaules.

– Un digestif, pour faire couler ?

– Même bourrée, moi pas dormir avec tézigue, hein. Sauf si vraiment ton orage me terrifie, mais il a l'air d'être passé.

– On ne peut plus se fier à l'atmosphère. Dans le temps...

– Mais on est en 2015. Allez, qu'est-ce que tu me proposes ?

– Comment ça ?

– Digestif!

Boudu sauvé des eaux. De certaines déconvenues, seule vous tire la verveine du Velay.

Accompagné de la jeune et blonde Palombine, dont on ne sait pas grand-chose, si ce n'est qu'elle le trouve tendrement ringard, le narrateur, poète obscur et misanthrope, effectue en voiture un voyage nostalgique à travers la France. Chemin faisant, tous deux discutent littérature, géographie, gastronomie, s'amuse avec les mots, testent des hôtels en bord de route, avant de regagner la région parisienne, où le narrateur doit prendre part à un événement culturel, ultime étape de ce *road trip* qui s'achèvera tragiquement au beau milieu d'un trottoir.

Icare au labyrinthe commence par un éloge de la lentille, se poursuit par une violente scène d'orage, une visite chez un étrange imprimeur, une dégustation de vins et des hallucinations dans un musée, pour se terminer par une improbable soirée mondaine. C'est sur ce fond narratif sensible, mélancolique parfois mais toujours empreint d'ironie, que Lionel-Édouard Martin développe sa prose, enrichie d'une satire de la vie contemporaine, et particulièrement des milieux artistiques et littéraires.

Né en 1956, **Lionel-Édouard Martin** est l'auteur d'une trentaine de textes, partagés entre poésie et narration – dont *Anaïs ou les Gravières* et *Mousseline et ses doubles*, publiés aux Éditions du Sonneur.



ISBN : 978-2-37385-029-1 16 euros

